

**Yvan Dutrisac**  
**Artiste photographe**

Marie-Élisabeth Brunet

Numéro 81, mars 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, M.-É. (1995). Yvan Dutrisac : artiste photographe. *Liaison*, (81), 14–15.

# YVAN DUTRISAC ARTISTE PHOTOGRAPHE



Artiste, photographe, organisateur, coordonnateur, professeur... Un dynamo d'énergie, une bonne humeur infectieuse, un optimisme à toute épreuve. Voilà Yvan Dutrisac, celui qui s'est retrouvé ces dernières années au cœur même de nombreuses initiatives visant à promouvoir les arts et les artistes visuels de l'Ontario français. Il a présidé à la création du Bureau des regroupements des artistes visuels de l'Ontario (BRAVO) et milite énergiquement au sein de l'Alliance culturelle de l'Ontario. Parallèlement, il crée, expose, coordonne des expositions collectives et initie des projets de diffusion comme la production de cartes postales reproduisant des œuvres artistiques.

Quand je l'ai rencontré, il travaillait d'arrache-pied à préparer une exposition solo qui ouvrait à la mi-janvier à la Galerie de l'Université du Québec à Montréal. Cette exposition venait clôturer trois ans d'études pendant lesquelles Yvan s'est astreint à faire l'aller-retour Ottawa-Montréal jusqu'à trois fois par semaine pour suivre un programme de maîtrise en arts plastiques à l'UQAM. Un autre se serait permis un temps d'arrêt, un temps pour savourer le chemin parcouru. Mais lui songeait déjà au lendemain du vernissage et aux nouveaux projets qu'il pourrait mettre en chantier.

D'où lui vient cet esprit créateur qui se manifeste non seulement dans sa production artistique mais aussi dans tous ces projets dont il est si souvent l'initiateur, projets qu'il met parfois en veilleuse pendant des années pour les ressortir au moment opportun ? Selon lui, c'est un trait de caractère acquis très jeune à la maison. «J'ai grandi sur une terre dans le Témiskaming ontarien avec sept frères et sœurs. Nous n'avions pas beaucoup de jouets mais nous passions des journées entières à nous inventer des jeux, à construire des cabanes ou encore à dessiner sur les grands sacs de papier brun que ma mère récupérait. J'ai gardé cette capacité, ce besoin de créer, d'inventer.»

C'est d'ailleurs à la maison qu'est né son intérêt pour les arts visuels. À un point tel qu'à l'âge de 18 ans, sans avoir jamais suivi un cours de dessin ou de peinture, il quitte le Tri-Town pour s'inscrire au Ontario College of Art à Toronto. Là, il découvre à la fois la ville — dont l'architecture inspirera plusieurs de ses œuvres — et tous les médiums artistiques. «J'étais à la découverte... J'ai tout essayé : peinture, sculpture, gravure, travail sur bois, tissu, verre... C'était

magnifique car l'école offrait tous les équipements et ateliers nécessaires pour le moulage, la sculpture de bronze, etc. Ce n'est que pendant ma troisième année que j'ai touché à la photo. Mais j'étais plus intéressé à développer une polyvalence qu'à me spécialiser.»

Pendant cette période, il a la chance de travailler comme assistant de l'artiste-peintre Rita Letendre, une disciple de Paul-Émile Borduas. Cet apprentissage lui permet de rencontrer une foule d'artistes de réputation internationale mais surtout de se faire une idée réaliste de la vie d'artiste. «Deux ou trois ans après avoir obtenu mon diplôme du Ontario College of Art, je rencontrais des anciens copains de classe qui étaient complètement découragés ou qui avaient tout abandonné parce qu'on ne les prenait pas encore pour des Picassos ! L'école ne nous avait pas préparés au fait qu'il est difficile de vivre comme artiste visuel. Rita Letendre, elle, m'a ouvert les yeux sur la réalité du monde des arts. Elle m'a fait comprendre que ce n'est pas facile, mais qu'il y a de la place pour ceux qui savent ce qu'ils veulent, qui sont patients et qui persistent.»

Pendant les quinze ans qu'il passe à Toronto, Yvan Dutrisac persiste donc dans sa démarche artistique tout en se dénichant des jobines à droite et à gauche, question de mettre du pain sur la table. Avec d'autres, il crée la *Galerie 44*, une galerie de photographie contemporaine qui a toujours pignon sur rue à Toronto. Avec deux de ses frères, il lance un commerce de design, ce qui lui permet de travailler aux sculptures de Michael Snow devant le Sky Dome.

Et il continue de créer et d'exposer, soit seul, soit dans le cadre d'expositions collectives dont il est souvent l'instigateur et le coordonnateur. Par exemple, quand le Conseil des écoles françaises de la communauté urbaine de Toronto inaugure ses locaux en 1989, Yvan propose de meubler les murs et les espaces vides avec les œuvres d'artistes francophones torontois. C'est un succès, prélude à d'autres expositions dans les bureaux du conseil scolaire.

C'est à ce moment qu'Yvan Dutrisac décroche une «vraie» job : coordonnateur du programme de cours aux adultes et enfants au Musée royal de l'Ontario. Le travail l'emballa car il met à profit et son talent d'artiste et ses compétences d'organisateur-gestionnaire. Or, voilà qu'un an plus tard, c'est la déception. Les compressions

budgetaires amènent le Musée à abolir non seulement son poste, mais tout le programme. Loin de s'apitoyer sur son sort, Yvan tire des leçons de cette expérience et en profite pour faire un changement de cap important. «J'ai appris que malgré les meilleures intentions et les meilleures idées, on se bute, dans les grosses boîtes, à l'immuabilité des structures. Tu veux avancer, mais y'a toujours quelque chose qui te retient. Ça finit par te gruger à l'intérieur. Alors j'ai conclu que je n'en veux plus de grosses affaires comme ça. Je préfère travailler avec de petits organismes ou encore à mon compte !»

Fin 1990, il quitte Toronto pour Ottawa, question de renouer avec la francophonie. «L'année d'avant, je m'étais rendu au Contact ontariois à Ottawa. Tout à coup, j'ai eu les blues de la francophonie. Je me suis dit qu'il fallait que je m'en vienne à Ottawa. Après toutes ces années, il fallait que je m'en vienne parmi les miens.»

Sitôt arrivé, Yvan Dutrisac s'embarque dans Pro-Arts, alors en pleine restructuration. Avec Pierre Pelletier et d'autres, il prend son bâton de pèlerin et fait une tournée de consultation auprès des artistes visuels de la province. En novembre 1991 naît BRAVO; Yvan en assume d'abord la présidence, puis la direction générale (jusqu'à la mi-janvier).

Parallèlement à tout cela, il entreprend ses études de maîtrise à Montréal, d'abord pour des raisons pragmatiques. «J'étais frustré de rater des occasions intéressantes parce que je n'avais pas de diplôme universitaire. Et tout en faisant ma maîtrise, j'ai établi une foule de contacts dans le monde des arts montréalais, ce qui fait que je suis maintenant bien branché, tant à Toronto qu'à Montréal.»

Ce retour aux études lui permet aussi d'aller plus loin dans sa démarche artistique. «Au College of Art, j'avais surtout développé le côté praticien. À l'université, j'ai acquis des connaissances théoriques, j'ai fait une recherche qui m'a permis de trouver un centre à ma démarche et de pondre ma nouvelle série d'œuvres.» Réunies sous le titre *Déconstruction d'une mémoire fragmentaire*, les dernières œuvres d'Yvan Dutrisac sortent du creuset de ses expériences antérieures. Les objets photographiés — une pierre fossilisée, une ancienne canne à pêche inuit — rappellent la terre et la nature pour lesquelles il garde un attachement viscéral. Mais en empruntant des techniques propres à la peinture, à la sculpture, à la gravure, à l'assemblage, à la mise en scène, il dévoile des possibilités du médium photographique autres que l'image. «Je traite la photo comme un médium artistique. J'emploie des techniques comme le montage, le frottage, le grattage, l'altération de l'émulsion... Je travaille le support photographique de manière à libérer la photographie de son mandat de fidélité.»

S'il est passionné par sa recherche artistique, Yvan Dutrisac n'en caresse pas moins d'autres projets inspirés eux aussi de ses expériences antérieures. Ainsi rêve-t-il d'ouvrir et de gérer un café-bistrot dans le futur centre de théâtre qui, espère-t-on, réunira les trois compagnies de théâtre d'Ottawa sous un même toit, dans un édifice comprenant une salle de spectacle. «Ce serait un point de rencontre pour les artistes et ceux que les arts intéressent. On exposerait les œuvres d'artistes d'ici sur des murs prévus à cette fin. De plus, le café-bistrot servirait à organiser des activités artistiques qui se grefferaient à celles des théâtres et à celles des différents festivals qui ont lieu à Ottawa.» Yvan voit déjà plus loin et rêve d'utiliser le bistrot comme point de départ pour un système de location d'œuvres d'art.

Mais, direz-vous, un artiste-photographe n'y connaît sûrement rien côté bouffe. Détrompez-vous ! Il y a quatre ans, Yvan a lancé avec sa compagne Maria, la Comid'art, petit service de traiteur qui trouve ses clients surtout parmi les organismes artistiques. Il compte d'ailleurs que le café-bistrot pourrait devenir une entreprise familiale, avec la participation de ses deux filles.

D'un optimisme à toute épreuve, Yvan est d'ailleurs certain que le projet verra le jour. Tout comme il croit dur comme fer que la condition des artistes visuels continuera de s'améliorer en dépit des passes difficiles. «C'est sûr que quand on choisit de s'afficher comme artiste francophone en Ontario, c'est plus difficile et plus lent, mais y'a quand même des progrès. Dans la mesure où on continue de faire des choses, c'est bien évident qu'on ne restera pas au même point. Je n'ai plus de patience avec ceux qui jouent aux artistes souffrants et qui attendent sans lever le petit doigt que quelqu'un vienne les sortir de leur misère. Il faut se débrouiller, s'aider soi-même.»

À l'aube de ses 40 ans, l'artiste-photographe Yvan Dutrisac estime avoir atteint les objectifs qu'il s'était fixés en terminant ses études. Il caresse d'autres rêves — celui par exemple d'une maison en campagne, plus près des couleurs, des textures qui inspirent ses œuvres. Il compte avoir tout son temps pour réaliser ce projet et tous les autres qui lui trotteront dans la tête. «Quand j'entends des gens rêver de la retraite à 45 ou à 50 ans, je me dis qu'il n'y a rien de pire; c'est mourir avant son temps. Les artistes travaillent jusqu'à la dernière minute de leur vie. C'est souvent là que leur art est à son meilleur. Y'a pas de retraite pour les artistes et moi je dis que ça, c'est un cadeau de la vie !»

MARIE-ÉLISABETH BRUNET



*Arboris petris*, 1994, de la série «Déconstruction d'une mémoire fragmentaire». Photos : Yvan Dutrisac